

Yves et Véronique

Jacques Folch-Ribas

Volume 18, numéro 4-5 (106-107), juillet–octobre 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30912ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Folch-Ribas, J. (1976). Compte rendu de [Yves et Véronique]. *Liberté*, 18(4-5), 368–370.

littérature française

YVES ET VÉRONIQUE

par Guy Sitbon

312 pages (Grasset)

Ce n'est pas un roman, d'après la couverture, et cela me semble honnête, que de ne l'avoir pas mis. C'est beaucoup mieux, puisque cela contient un roman, un essai, et plusieurs bonnes blagues. C'est un très bon livre.

Mais que je me débarrasse tout de suite de la seule critique : il n'y a dans ce livre rien qui puisse nous donner un plaisir de style. Ecriture sèche, coupante et sûre d'elle comme celle de tant de citadins intellectualisés qui écrivent comme ils parlent : dru. Oublions ça, pour cette fois nous n'aurons ni de petite musique, ni de scansion, ni de liaison, ni de poésie fût-elle mièvre, ni de rien de toutes ces choses de l'art. Ce sera raide, comme le zizi du monsieur dont on parlera tout au long. Bien bien. Une autre fois, donc. Passons à autre chose.

Ce que je donne à cette revue que j'aime bien, je n'ai jamais prétendu que ce fut une critique littéraire. Ce sont des notes que je prends, pour fixer certains livres lorsque j'en aime un aspect, comme on se garde un papillon, et c'est aussi laid, j'en conviens. Et la marge, aussi, est étroite entre ce que je dis faire et ce qu'on nomme : critique littéraire. Petite marge : mais je n'écris jamais à propos de ce que je n'aime pas.

Le hasard des publications (ou est-ce la malignité) fera peut-être que je donne ces notes, sur le livre de Sitbon, pour un numéro qui contient les sombres et laborieux « actes » d'une Rencontre où le féminisme le plus décousu chevauchait débridé, massacrant de hue et de dia le pauvre homme, le mâle effaré que nous étions tous, j'en témoigne, dans ce petit hôtel des Laurentides.

Tant pis, tant mieux. Sitbon, lui aussi, piétine sans grande délicatesse, il piétine la femme qui n'en peut mais.

•

Toute la France, paraît-il, a parlé du livre de Sitbon, durant quelques semaines. Et c'était (toujours d'après les journaux si bien renseignés qu'il suffit de lire ce qu'ils disent du Québec pour frémir...) à cause des choses de l'amour physique qu'il contient. Je n'irai pas contredire. Je note cependant que la partie qui m'a passionné, c'est celle où se débat l'auteur avec l'idée de révolution. Si l'on veut : d'évolution d'une société. Politiquement parlant, le livre de Sitbon est une mine de réflexions. On a déjà traité ailleurs, et partout, les problèmes du jeune gauchiste qui, lentement, devient P.D.G. Egalement, ceux d'une société de consommation : on en a les oreilles pleines. Mais le charme de Sitbon, de ses longues diatribes, c'est de nous montrer une réflexion politique — une vraie, enfin — qui ne doit à Marx et à Freud que ce qu'il lui faut, c'est-à-dire une assise. Une réflexion qui louvoie, qui se trompe et recommence, et se contredit et s'agace, et se bâtit aussi à l'aide de l'histoire locale de la famille nord-africaine de l'auteur. Oh, ces descriptions de la « grande famille » en question, avec les hommes, oncles, cousins, beaux-frères, grand-pères ! Avec les femmes, les tantes, les cousines ; avec les enfants : vingt-cinq ou trente, tous élevés de bric et de broc, chez l'un chez l'autre, chez tonton pour manger, chez tata pour se faire cajoler !... C'est fantastique. Et cela fait rêver.

•

Donc, la révolution. Sitbon découvre, à son tour, que la seule résistance possible est individuelle. Et qu'elle est un

devoir. Le *non* érigé en système. Le *non*, pourquoi ? Il n'y a pas de théorie fondamentale — comme disent les cuistres — pour appuyer le *non*. Il y a mille et une petites raisons, quelques soupçons, quelques intuitions, quelques constats maladroits. Tout cela fait une sorte de justification globalisante, et peu rationnelle, à un refus. Tout cela amène un *non*, soudain. Le pragmatisme de Sitbon me semble une issue, pour sortir de l'enfermement des théories. Et je ne résiste pas à la comparaison avec un autre homme qui refusait, refusait, refusait toutes sortes de choses sans trop savoir pourquoi : Léautaud. Par ce côté, Léautaud ressemble à Sitbon, ou l'inverse.

Quand Sitbon applique sa méthode « décapante » à l'amour (physique) c'est très drôle, et je n'en disconviens pas. Les féministes modernes en prennent un sacré coup, cela fait du bien, pendant que ça passe, à toute une coterie de petits Don Juan d'arrondissement. Mais à mon sens cela reste secondaire et je regrette que l'on n'ait retenu que cet aspect du livre de Sitbon, pour dire aux femmes : « Ah, ah, hein ? C'est pas vrai, ça ? » Même Clavel, oh, Seigneur, où allons-nous, que cet aspect excite ! Pourtant, c'est au politique, aux rapports société-individu, que le livre de Sitbon atteint le plus fortement un objectif. Enfin, il me semble.

*

Et c'est dommage aussi que ce qui a commencé par le corps finisse par le corps : le livre attire les lecteurs par le sexe ; puis il s'envole vers le grand dessein révolutionnaire, et faisant la critique d'une société actuelle, esquisse déjà quelques solutions... Mais soudain, dévie, nous revoici au lit, avec beaucoup de monde : l'amour en groupe n'a jamais, à mon avis, trouvé plus de mauvaises raisons que là... et le livre, donc, se termine par une exaltation sensuelle qui nous laisse pantois. Au passage, cependant, le politique nous a éclaboussés de quelques trouvailles fulgurantes. Pas si mal, déjà.

JACQUES FOLCH